FRC 4 31807

Cerc. FRC 25402

# DISCOURS

SUR LA

# MALADIE DE LA PEUR,

## DANS LES ENFANS.

PAR J. F. SOBRY.

A PARIS,

De l'Imprimerie de J. F. SOBRY, rue du du Bacq, N°. 149.

*AN VII.*

THE NEWBERRY LIBRARY

# DISCOURS

## SUR LA

# MALADIE DE LA PEUR

## DANS LES ENFANS.

*Ce Discours a été prononcé au Palais national des Sciences et des Arts, dans la séance publique de la Société libre des Sciences, Belles Lettres et Arts du* 19 *Germinal an* 7, *et dans celle de la Société libre d'Institution, du* 16 *Pluviôse an* 7, *par* J. F. SOBRY.

INSTITUTEURS, qu'un zèle bien louable rassemble ici pour mettre en commun les remarques utiles que votre expérience vous met à portée de faire sur l'éducation, c'est comme admis à partager avec vous cet intéressant travail, que je viens offrir à votre attention des réflexions que j'ai faites fur la peur

des enfants, cette maladie trop ordinaire à l'âge tendre et qui influe quelquefois sur l'âge avancé. Tout intéresse, tout est matière à observation dans ces rejettons précieux, l'espoir des familles et de la République. C'est à votre sensibilité, autant qu'à votre intelligence, que ces êtres chéris sont confiés. Vos soins doivent s'étendre sur leurs passions, comme sur leur instruction. Vous êtes appelés non seulement à leur apprendre les lettres, mais encore à leur apprendre à vivre. Votre sollicitude doit tendre sans cesse à écarter de leurs sens délicats des impressions, contraires d'abord à leur bonheur, mais contraires aussi à ces habitudes généreuses que des françois, doivent contracter dès l'enfance pour y rester inébranlables toute leur vie. C'est dans de pareils sujets que des développements minutieux en apparence, sont en effet utiles et importants; et les amis éclairés de l'humanité ne voyent rien que de grave, dans tout ce qui tend à conserver à l'enfance les bonnes dispositions de la nature, dans tout ce qui tend à former des hommes à la patrie.

La maladie des enfans dont j'entreprends de vous parler, s'appelle peur, lorsqu'elle a

un effet continu, et frayeur, lorsqu'elle les frappe par accès. Elle n'est une maladie morale, que lorsqu'elle est sans objet réel; et il n'est pas besoin de déclarer ici qu'un accès de frayeur causé à un enfant par l'attaque d'un animal féroce, ou la peur que lui donneroient des périls vrais, ne fussent des sentiments conservateurs et bien ordonnés, faits pour armer son courage, ou réveiller sa diligence, en l'avertissant de ses dangers.

La peur dont nous nous occupons n'est donc eneffet maladie dans les enfans, que lorsqu'elle est, nous le répétons, sans objet réel : ou bien lorsqu'ayant eu dans le principe un objet réel, il se trouve trop long-tems prolongé, par leur mémoire dans leur imagination, et par leur imagination sur leurs sens.

Examinons d'abord les causes diverses de cette maladie. Nous trouvons les unes dans la foiblesse de la constitution, les autres dans des habitudes solitaires, contemplatives et mélancoliques, d'autres dans des lectures de mauvais ouvrages d'imagination, d'autres enfin prennent leur origine dans le sot expédient dont s'avisent trop souvent les premiers gar-

diens des enfants, de les épouvanter, pour les maitriser plus à leur aise.

On ne peut donc trop recommander aux mères de veiller à ce que les premières Bonnes à qui elles donnent leurs enfans à tenir, ne se servent jamais de l'expédient de la peur, pour les empêcher de crier, ou pour les contenir dans leurs mouvements. On ne connoit que trop toutes ces menaces triviales, le loup, la bête, le dragon va venir qui va manger mon enfant. Ah! mon Dieu, dit la Bonne, cachons nous. Et la frayeur qu'elle inspire, à l'innocent qu'elle trompe, est d'autant plus efficace qu'elle a l'air de l'éprouver elle même pour lui. Voila la peur qui entre dans son cœur, avec la reconnoissance, avec l'amitié, et qui en tient souvent l'entrée ouverte pour long-tems à des sentiments pénibles. Tel auroit grandi sans connoître la peur, et ne l'auroit jamais éprouvée, si on eut su éloigner de lui telle gouvernante ignorante, paresseuse et indiscrete.

Après les peurs des bêtes imaginaires viennent, quand les enfans grandissent, les contes de sorciers et de revenants. Ces contes que les imbéciles, les superstitieux, les mauvais plaisants aiment à propager, sont une des gran-

des causes de la maladie que nous combattons. Une remarque bien singulière et bien vraie à faire à cet égard, c'est que ces récits tiennent une grande partie de leur influence du lieu et de l'heure où on les fait. Tout conte de sorcier ou de revenant dit au grand air, en plein jour, devant la nature animée, ne peut être écouté de personne : il fera rire même les enfants. Mais dans les longues soirées de l'hyver, devant un foyer solitaire, entouré d'espaces obscurs et silentieux, on écoute ces récits dans une disposition à la foiblesse qui leur donne du poids. Les enfans s'en pénétrent : s'en représentent sans cesse les images sinistres. Ces fictions finissent par les préoccuper absolument, et les inquiétent souvent d'autant plus, qu'ils sont plus capables de confiance et d'émotion.

Mais ce qui propage le plus la maladie de la peur parmi les enfants sont les contes impertinents dont Perrault a si malheureusement enrichi la langue françoise, et qui par la vérité avec laquelle ils sont narrés, sont en même tems le charme et l'éffroi du second âge. Dès que les enfants savent lire on leur met dans les mains les contes de Perrault. On les attache aux livres en les stimulant par ces narrations qui les affec-

tent cruellement. C'est sous les auspices des Ogres, des Monstres, du Chaperon mangé et de la terrible Barbe-bleue qu'on initie presque tous nos enfants à la lecture : et le mal qu'on fait à leur ame en l'abreuvant de ces faits faux, et éffrayants, est incalculable. Mieux vaudroit mille fois leur voir faire moins de progrès, que de les devoir à un moyen aussi pernicieux. Le moindre effet de la lecture de ces contes, est de disposer les enfants à l'effroi : mais elle en a un bien plus funeste, c'est d'user leurs sentiments par des épreuves trop violentes, comme l'habitude des breuvages trop forts use le palais. Un enfant après avoir lu les contes de Perrault, est pendant long-tems incapable d'intérêt pour aucune histoire utile, pour aucune allégorie aimable. Télémaque l'ennuye : l'Odissée l'endort : Plutarque lui tombe des mains. Ses facultés sentimentales sont émousées. Il n'y a pas de poison moral plus mortel à l'enfance et à la jeunesse que la lecture des contes de Perrault. Quand ce ne seroit que pour avoir produit ce livre, Perrault auroit justifié toute l'animadversion de Boileau. Mais ce n'est point assez de juger sévèrement l'auteur : il faut faire main basse sur le livre, l'éloigner des mains

des enfants, et savoir oublier que nous ayons atteint à cette honteuse perfection dans un genre aussi misérable.

Ce que nous disons des contes de Perrault, nous le disons encore plus de tous ces Romans de songes, de visions, de spectres, de revenants, de cloîtres, de souterrains, de prisons, de tombeaux, dont l'atrabilaire Angleterre vient d'orner sa littérature, et dont elle nous vomit de tems en tems de dégoutantes cargaisons. Ces ouvrages sont bien au dessous de ceux de Perrault, en ce qu'ils sont plus lâches dans leur contexture, et moins vrais dans leurs détails; mais il n'en propagent pas moins dans les ames foibles les idées de la peur, et les dispositions à cette honteuse habitude. Il y a peu de temps qu'un pauvre écolier à pensé être victime de sa passion pour ces rapsodies. Il avoit poussé bien avant dans la nuit une lecture de ces livres chéris. Il tomboit de someil le cerveau plein de chaînes, de cercueils, de fantômes. Il songe enfin à se coucher, et veut avant de se mettre au lit, se débarasser d'un vase d'eau qui l'importunoit. Il ouvre la fenêtre, n'osant regarder la nuit noire qu'elle lui offre. Il avance le bras avec vivacité; mais il sent

fortement repousser son vase qui se brise, et dont l'eau rejaillit sur lui. Il tombe à la renverse dans d'horribles convulsions, dont le pauvre enfant ne revient, à l'aide des domestiques qui accourent, que pour vérifier que la puissance qui l'a repoussé est un contrevent qu'il avoit oublié d'ouvrir. Notre écolier content d'en être quitte à si bon marché, fait en diligence passer par la fenêtre les romans anglois qui l'avoient si sottement préocupé. Et puissent tous ceux qui en possèdent encore, se hâter de leur faire subir ce sort bien mérité!

Ceux qui ont le plus observé la marche de la nature dans les enfans ont toujours reconnu que les plus sujets aux peurs habituelles sont ceux dont le tempéramment est débile, dont la complexion est mélancolique, dont les humeurs ne sont pas dans une bonne harmonie. Ces sortes d'enfans sont sujets à se forger des motifs de peur qui les suivent sans cesse, mais surtout quand ils se trouvent seuls, ou dans l'obscurité. Il en est qui éprouvent ces peurs dans leur lit, et qui au lieu de se livrer au sommeil restent l'esprit fixé sur l'objet de leur terreur, au point de s'empêcher long-tems de dormir, de tomber dans des sueurs de foiblesse, et de

ne céder enfin au someil, que lorsqu'ils se trouvent avoir épuisé toute leur puissance de contraction.

D'autres, d'un tempéramment sanguin et gai, tombent accidentellement dans la manie des peurs à des époques où le cours de leurs humeurs se trouve intérrompu, soit par le travail des dents, soit par quelques uns de ces mouvements insensibles de fièvre, qui accompagnent assez souvent la croissance.

On peut remarquer que les jeunes garçons commencent à s'affranchir de ces peurs, et prennent même un surcroit d'assurance à l'époque où leur voix change, où le duvet commence à annoncer le progrès de leur tempéramment. Mais les jeunes filles sont au contraire sujettes aux peurs à l'époque de l'âge nubile, lorsque la nature ne se trouve pas avoir assez de force chèz elles pour terminer promtement le combat des humeurs qui veulent s'établir un nouveau cours. Un cri, un souvenir fâcheux, une surprise, un récit triste, font à une jeune fille à cette époque, une impression de terreur qui l'affecte profondément. Des femmes dans le commencement de leur grossesse

éprouvent quelquefois ces foiblesses : état respectable, état sacré, qui demande tous les égards de la plus attentive humanité, et qui appartient à la maladie dont nous nous occupons.

Comme tous les accidents que nous venons de décrire sont dans la nature, il ne faut pas se promettre d'en détruire absolument le germe ; mais on peut en diminuer les effets, en prévenir les facheux résultats, empêcher par une conduite adroite, que ces accidents ne dégénèrent en manie : et c'est sourtout ici que les moyens curatifs sont dans l'intelligence, dans les attentions, dans les soins qu'on peut prendre, à éloigner les causes sans affectation, et à affoiblir les effets souvent sans paroître les contrarier.

Un de nos philosophes, Montesquieu l'a dit avec vérité, l'enfance est une longue maladie. Les pères et les instituteurs sont dans beaucoup d'occasions des gardes malades, et le premier caractere de leur soins doit-être la bonté et l'esprit de secours. Il est dans la nature de tous les êtres qui commencent la vie, de désirer l'approche de ceux qui leur ont donné l'existence. Le toucher, la chaleur des mères est

long-tems indispensable aux enfants. L'accouchement n'a point complettement séparé ces êtres intéressants, et il existe long-tems encore, entre eux des liens physiques et moraux que la nature ne détruit que par gradation. Après que le besoin de la chaleur maternelle est passé, les enfants en éprouvent long-tems encore un autre, celui de regarder leurs parents, de ne les pas perdre long-tems de vue. Tant qu'ils ont besoin de secours les enfants ne sont tranquilles, que quand ils voyent, que quand ils sentent près d'eux ceux de qui ils ont droit d'en attendre. Les instituteurs suppléent les pères dans cette bienfaisante fonction de présence. Vous reconnoisez bien sa nécessité, lorsque vous voyez l'enfant tout en s'éloignant de son instituteur pour suivre quelques nouveaux plaisirs, le chercher de loin, revenir souvent à lui, et retourner plus content à ses jeux, lorsqu'il lui a parlé. A plus forte raison quand un enfan appelle pendant la nuit à son secours, et qu'il est reconnu que ce n'est point caprice, répondez lui amicalement, je suis là. Vous dissipez, par un mot ferme et obligeant, ce vuide d'imagination, cette idée facheuse d'abandon, à laquelle les enfants, trop long-tems délaissés, sont su-

jets, et qui est en eux un des principes de la peur.

N'exigez pas qu'un enfant aille malgré lui dans l'obscurité : tous les êtres foibles la haïssent : ils se tiennent coi, tant qu'elle dure : c'est la nature qui l'ordonne ainsi. Pendant la nuit les petits se rangent près de leurs mères : les animaux forts s'abritent. La faim, la fureur ou l'amour leur font seuls rompre leur retraite accoutumée dans les moments mistérieux du calme du monde. La nature en silence ordonne le repos, envoye le someil pour remplir cet espace. Elle même punit par une terreur inévitable celui qui viole son ordre inutilement. Ne soyons donc pas surpris si les enfants qui sont plus près que nous de la nature, craignent l'obscurité, abhorrent de marcher dans les souterrains, s'épouvantent du silence et de la solitude; c'est qu'en effet la nature prévoyante leur révéle qu'ils ne doivent pas y trouver les secours dont il ont sans cesse besoin.

Tout enfant, tout être qui éprouve de la peur doit être secouru : l'humanité l'exige. Ce n'est plus la volonté, c'est la force qui lui manque. Il faut promptement y suppléer en y

ajoutant généreusement de la nôtre, et nous nedevons pas plus rebuter celui qui céde à la peur que celui qui tombe en défaillance.

On fait honte à un enfant d'avoir peur, et l'on augmente sa disposition à la peur. On exige qu'il retourne dans des lieux sombres, sans lumière, sans compagnie, et on l'épouvante pour plus long-tems. Un peu d'encouragement, ou de consolation, ou de diversion alloit le rassurer, le mieux disposer, le guérir peut-être. La contrariété hors de propos le replonge pour plus long-tems dans les angoises de la terreur.

Un enfant a donné des marques de crainte en pénétrant pendant la nuit dans un lieu triste et solitaire, dans l'horreur des profondes ténébres. Vous l'appellez poltron, et vous le forcez d'y retourner. Vous ne le guérissez point par là, vous le révoltez, vous le rebutez, vous l'exposez même à prendre un accès de fièvre, des crispations, une manie. Vous triomphez de sa volonté, mais non du sentiment qui le comprime : vous augmentez l'effet de ce sentiment en en prolongeant la durée, en lui redonnant de l'empire. Le

sang porté au cœur pendant l'action que vous lui imposez, peut, par une commotion, éprouver une interruption de marche qui donne la mort à l'enfant, ou, ce qui est pis que la mort, une affection dans le cerveau. Toutes les puissances du cerveau tendues trop fortement dans ces occasions, sur un seul point de sentiment, peuvent s'affaisser ou se désorganiser par la moindre secousse inattendue; et l'on en pourroit citer nombre d'exemples.

Si vous voulez guérir un enfant de la peur par des épreuves, et que vous le jugiez en état de les supporter : ne lui faites jamais faire pendant la nuit des démarches qui n'aient pour but, à sa connoissance, que de le guérir de la peur; cette idée de peur, lui donne peur, et vous allez déjà tout en commençant contre votre but. Il faut que ce que vous lui prescrivez dans ces occasions ait un but utile, s'il se peut nécessaire. Il faut qu'il puisse se justifier à lui-même en mettant sa penible avanture à fin, que ce qu'il fait est indispensable. Cette idée l'occupe, le distrait, l'encourage. Voulez-vous faire mieux: rappellez-le à moitié chemin, et donnez-lui un supplément de commission. Criez-lui d'une

voix

voix forte et rassurante, un tel tu feras encore telle chose. Il vous répond, avec joye, oui, mon ami. Et voilà pour lui une communication d'idées établie, voilà du courage qui lui arrive. A l'aide de pareils soins peu-à-peu il s'aguérrit : insensiblement il se soutient par lui-même : bientôt il est en état d'encourager les autres.

Les enfans sujets à la peur ont ordinairement la manie de faire peur ; et c'est une attention essentielle à prendre que d'empêcher entre les enfans ces passe-tems malicieux, funestes à ceux qui les imaginent, autant qu'à ceux qui les éprouvent.

En général celui qui veut faire peur croit à la peur, et a peur lui-même. Il porte sans s'en douter plus de ce sentiment dans le cœur qu'il n'est capable d'en imprimer à autrui : il s'expose même à être par son propre fait victime d'une juste répercussion. Un mal avisé qui vouloit ainsi faire peur dans un château isolé, s'accoutre en fantôme gigantesque se met sur la tête un vase troué en forme de tête, renfermant une lumière qui au travers du vase représentoit une bouche et des yeux

enflammés. Il s'avance dans cet appareil horrible au milieu de la nuit vers ceux qu'il vouloit épouvanter, il falloit traverser une longue galerie qui précédoit l'appartement où il alloit porter la frayeur. En ouvrant la porte de la galerie il aperçoit au fond de la salle un fantôme pareil à lui, qui grandit comme lui, qui marche comme lui, qui s'avance comme lui. Le vrai fantôme pâlit, s'épouvante, s'écrie, tombe. Trop heureux de voir venir à son secours ceux qu'il vouloit aller effrayer, et ceux-ci ont beaucoup de peine à le reconnoître, à le faire revenir, à le rassurer dans l'équipage bisarre où ils le trouvent ainsi étendu sur le plancher. On sent que c'étoit un grand miroir, placé au fond de la galerie, qui avoit rendu au prétendu fantôme son image dans un lointain obscur. Préoccupé de l'idée de la peur qu'il alloit faire, et qu'il éprouvoit en la portant, il n'avoit pas songé à cet effet, et s'étoit ainsi frappé d'épouvante lui-même. On a presque toujours remarqué que ces mauvais tours viennent dans la tête de gens foibles et pusillanimes, et que ceux qui n'ont pas peur ne veulent faire peur à personne.

Nous avons déjà observé que l'effet de la

peur imaginaire est de comprimer le sang vers le cœur et les esprits animaux vers le cerveau, au point de ne laisser aucun jeu aux idées; et cet effet est plus puissant sur les enfans, parcequ'ils sont plus délicats et plus sensibles. Il suit de cette vérité qu'une forte diversion est un moyen de les arracher à cet état : et la diversion est l'expédient que nous devons le plus recommander dans ce cas, à ceux qui se vouent à gouverner l'enfance. On ne peut pas toujours détromper un enfant, parceque le sentiment a ordinairement plus de prise sur lui que le raisonnement; mais on peut l'arracher à son idée en lui en présentant avec énergie une plus agréable ; parceque c'est le sentiment qu'on opose alors au sentiment.

Il arrive quelquefois que le sujet de la peur lui même produit une diversion, dont l'enfant éffrayé, profite pour se rassurer, lors qu'il n'est pas trop profondément découragé. Nous en allons citer un exemple pris dans Jean Jaques Rousseau, si souvent excellent guide dans le raisonnement, mais toujours guide infaillible dans le sentiment.

Rousseau, nous reconte dans ses confes-

sions, que le Ministre Lambercier chez qui il avoit été mis en pension, lui ordonna un soir, pour l'aguérrir, d'aller chercher sa bible qu'il avoit laissée au temple sur le pupitre de la chaire. Le jeune Rousseau vole. Plein d'assurance d'abord, il franchit une vaste et silentieuse cour, traverse avec moins d'audace le cimetière, approche avec crainte du temple, en ouvre la porte dont le rétentissement dans la ténébreuse horreur du vuide où il s'enfonce, le frappe et l'épouvante : il s'avance envain vers la chaire : il se perd dans les bancs, s'égare, se confond. Il finit par renoncer à sa mission, et retourne tristement à la maison. Il entend en approchant le bruyant Lambercier, qui, doutant de son succès, parle de l'aller chercher avec les autres enfants. Cette confusion de passer pour poltron, cette idée rassurante de l'intérêt qu'on prend à lui, ce son de voix vivace et étranger à la crainte, le ranime, le reporte à son objet. Tout occupé de son retour heureux, il repart, traverse tout, ouvre le temple, marche à la chaire, prend la bible, la reporte à la maison, et la jette triomphant sur la table devant Lambercier, dont il se trouve avoir heureusement devancé le départ. Ce retour au courage de la

part du jeune Rousseau fut l'effet d'une diversion.

Quand l'esprit est affaissé par une première terreur, l'épreuve d'une seconde terreur abbat celui qui s'en trouve frappé, comme cela est arrivé dans les catacombes de Toulouse au moine qui avoit parié d'y aller planter le clou fatal qui, en le retenant par son habit, causa subitement sa mort. Histoire trop counue pour la détailler ici. Mais quand l'esprit conserve encore quelque élasticité, une terreur en chasse quelquefois une autre, et finit par rendre insensible à cette passion ; c'est ce qui arrive toujours dans les spectacles de fantômes : le premier épouvante : le second à peine étonne : le troisième finit par faire rire. Mais il faut que l'esprit soit bien disposé, et que sur-tout il ne soit pas déjà plein d'une première épouvante fondée.

En général les pères, les mères et les instituteurs ne doivent perdre aucune occasion de convaincre les enfans par des expériences, que tout ce qui peut les frapper extraordinairement a une cause naturelle. Quand on peut, il faut la leur faire toucher au doigt. Quand

on ne peut découvrir la cause, il faut les convaincre par des exemples, par les lois de la nature, par l'invariabilité de l'ordre physique, qu'il y a impossibilité absolue à ce qu'il arrive rien de surnaturel. Les feux errans de la nuit sont des exhalaisons de la terre dont la chymie explique l'origine. Les fantômes nocturnes sont, ou des voleurs, ou des amans, qui sèment ainsi l'épouvante pour éloigner les témoins de leurs entreprises. Les loups garoux étoient des paysans malicieux qui cherchoient sous un déguisement d'animal, à se venger la nuit au moins, de leurs oppresseurs. Les revenans sont des scènes jouées par des prêtres astucieux pour établir leur empire par la superstition. Les expériences du Galvanisme et de la Fantasmagorie ne laissent rien à desirer pour démontrer les moyens physiques des apparitions et des mouvemens des corps privés de vie. On peut dans de certains cas montrer ces expériences aux enfans, en ayant soin, comme nous avons dit, de les bien disposer auparavant, et de les tenir en nombreuse compagnie, pour ne pas empirer la maladie, et ne pas rendre, en la traitant mal, la playe plus profonde.

La peur se communique, comme le courage se communique, parceque l'homme est sensible autant et plus peut-être que raisonnable, et qu'il se correspond par les yeux, comme par le discours. Une terreur fortement sentie s'imprime dans un autre homme, sans qu'il en sache le sujet, et sans qu'il puisse s'en rendre raison : tant l'homme est essentiellement sociable : tant son penchant l'incline à pâtir dans son semblable. Nicolas Poussin, philosophe profond autant que peintre sublime, nous a développé cette pensée, vraiment mère, dans un de ses tableaux, dont l'estampe gravée met tout le monde en état de juger. Il a peint sur le devant de sa composition un événement terrible et touchant. De tous les personnages placés dans son tableau, un seul peut voir et voit l'événement; ce personnage en éprouve un grand effroi, qui se communique à d'autres plus éloignés et hors d'état de juger de la cause dont ils ressentent si vivement l'effet. Ce tableau de Poussin est un traité particulier de l'homme, et confirme par une image prise dans la nature, la vérité que j'avance, que la terreur se propage par la seule vue. Cela est si sensible qu'il paroît surabondant de

rappeler aux instituteurs qu'une des meilleures manières d'en garantir les enfans est de n'en jamais éprouver devant eux. Comment un enfant qui est tout sensation, ne sera-t-il pas en effet pénétré de terreur, s'il la voit peinte sur le visage de ceux auprès de qui il vient chercher de l'assurance?

S'il ne faut point paroître éprouver de terreur, il ne faut pas non plus se permettre jamais de fanfaronade devant les enfans. Ne vous vantez point d'aller passer la nuit inutilement dans un cimetière, d'aller par défi au fond d'une cave sépulchrale. Faites vous une loi dans ces cas de professer ce qui est raisonnable et vrai. Dites „ s'il y a quelque nécessité d'aller là, j'irai sans hésiter : s'il faut y secourir quelqu'un, y conserver un poste, y remplir un devoir d'humanité, j'y cours. Mais si vous n'y voyez rien de nécessaire ne balancez point à exprimer les sentiments de la nature, qui tend à faire éviter le spectacle triste de la destruction et des restes de son semblable. Cet hommage rendu par vous à la piété naturelle, loin d'augmenter la terreur dans les enfans, tend à les en guérir, en leur donnant une juste idée de leurs sentiments et de leurs devoirs.

Quand l'habitude de la peur ne feroit que rendre les enfans malheureux, c'en seroit assez à des instituteurs amis de leurs élèves pour leur faire employer tous leurs soins à les garantir ou à les guérir de cette maladie. Mais la peur fait plus que rendre les enfans malheureux : elle émousse leur intelligence, ralentit leur vivacité, arrête leurs progrès. Elle influe sur leurs mœurs, et peut leur donner une incertitude de caractère qui les accompagne toute la vie.

Ainsi donc, quoique cette maladie se guérisse ordinairement d'elle-même à l'approche de l'âge viril, il suffit de savoir qu'elle fatigue l'enfance et qu'elle laisse quelquefois des traces dans l'âge avancé, pour qu'on doive avec le plus grand soin tout employer pour en garantir les enfans. Mais plus ou moins influente sur les esprits, il faut savoir en convenir, la peur est de tout les âges, et l'homme le plus déterminé a des momens desquels il peut douter. César ne vouloit pas qu'on dit de lui *qu'il étoit brave, mais quil avoit été brave tel jour.* Le brave Crillon en prenant ses armes au milieu de la nuit, dit à l'indiscret qui avoit voulu l'effrayer " *jeune homme tu viens de te*

*jouer de ta vie : apprends qu'il ne faut jamais sonder le cœur d'un homme de bien : si tu m'avois trouvé lâche, je t'aurois poignardé.* Henry IV à qui des courtisans vantoient un homme à l'excès prétendant qu'il n'avoit jamais eu peur, leur répondit *Vertu de Dieu ! il n'a donc jamais mouché la chandelle avec les doigts* ! Henry IV qui se connoissoit en courage, par ce mot d'une trivialité affectée, fit tomber toute l'emphase des louangeurs, et leur prouva, non seulement que la peur est dans la nature, mais encore que dans certains cas celui qui prétend n'avoir pas peur est un fourbe. Luxembourg a été un de nos plus braves généraux ; il nous a gagné vingt batailles, toutes parfaitement commandées ; mais Luxembourg étoit mal constitué, et tant que duroit la mêlée, il éprouvoit une fièvre et un relâchement continu. Il l'avouoit et disoit que dans ces cas *il laissoit faire à son corps ce qu'il vouloit, pour conserver tout son esprit à son action.* Des armées nombreuses composées d'hommes reconnus pour courageux, ont eu des atteintes de peur ; et un général ne doit point ignorer la possibilité de ces cas extraordinaires. Annibal donna une grande preuve

d'habileté, lors qu'allant un jour sur une hauteur pour découvrir les forces ennemies, il répondit à un officier qui se récrioit sur la quantité immense d'hommes qu'il découvroit, *ce qu'il y a de bien plus étonnant, c'est qu'il n'y en a pas un là qui s'appele comme toi.* Ce propos, qui avoit l'air hors de propos, servit à arrêter à sa source une peur qui pouvoit s'étendre. L'histoire a conservé la mémoire de plusieurs terreurs paniques prises par de braves armées romaines tout entières. *L'intrépide romain sacrifioit à la peur*, dit Rousseau. Toute foiblesse qui est dans la nature doit être avouée par des hommes vrais et faits pour en triompher. Il n'y a que celui qui ignore l'homme, qui présume plus qu'il n'a, et c'est celui-là qui fléchit. Celui qui connoît les endroits faillibles de l'humanité, sait s'y tenir en défense. La peur est un des ennemis moraux de l'homme; et c'est en connoissant bien cet ennemi secret, en ne lui laissant pas prendre pied dans les nôtres, pendant la foiblesse de l'enfance, que nous saurons en tout tems, et à tout âge, le soumettre, le vaincre, le chasser de nos cœurs, au point de le rendre à jamais étranger à tout françois.

549